

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 25 (1887)  
**Heft:** 41

**Artikel:** Un roman au collège : [suite]  
**Autor:** Laurent, Ch.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-189985>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

avons-nous le temps de nous en souvenir, tant les choses d'aujourd'hui vont vite et absorbent la vie.

Le jour où l'on « faisait le fromage » était du reste une petite fête pour la famille. La maman faisait goûter son beurre frais à ses voisines, préparait de larges tartines pour les enfants, envoyait du petit-lait rafraîchissant à quelque malade, et des soupières de laitage, mélangé de séré (*laitia*), aux pauvres du voisinage.

Parfois le fromager mettait tout son savoir à transformer une *matole* en pyramide surmontée d'ornements obtenus en faisant passer du beurre à travers les mailles d'un filet. C'était cette espèce de pièce montée qu'on plaçait avec orgueil au milieu de la table, pour le goûter du dimanche, ou les jours de fête ou de baptême.

En quittant la laiterie de l'exposition, nous retrouvâmes les paysans dont nous avons parlé, et qui se dirigeaient vers la halle des machines et instruments agricoles. L'un d'eux, apercevant une de leurs connaissances, lui cria :

— Bonjou, mossieu l'asseisseur, comment va la santé ?

— Pas mal, merci; où allez-vous comme ça ?

— Eh bien, nous allons donner un coup d'œil aux outils oratoires.

Nous terminons par la citation de quelques lignes glanées dans le numéro du *Démocrate* du 14 septembre, qui dit :

« Quelques accidents se sont produits à la cantine de fête. Le plus grave est celui dont un domestique d'écurie a été la victime. Le pauvre garçon a reçu dans la cuisse un coup de corne d'une des bêtes confiées à ses soins. »

Nous n'aurions jamais supposé que les bêtes à cornes fussent admises à la cantine.

(A suivre.)

L. M.

### La trista fin d'on fretai.

Sè passè dài z'afférès dein stu mondo que sariont bin moljès à crairè se n'etiont pas contaiès pè dài dzeins dè sorta. L'est dinsè que y'ein a bin que ne vollont pas que sâi veré qu'on corbé aussè pu s'aguelhi ào fin coutset de 'na noyire avoué onna toma que l'avâi robâ pè la fretéri d'Epalindzo. Eh bin, démandâ pi à monsu Favrat ! que mémameint cein sè trâovè dein lè lâivro qu'on fâ recordâ ài z'infants pè lè z'écoulès. C'est assebin coumeint cé tsachâo qu'avâi perdu la pierra dè son pétâiru et que sè baillâ on pétâ su lo ge po férè épeluâ, que cein mette lo fû dein lo bassinet et que dâo mémo coup l'esterminâ onna lâivra, dou pédri, onna croubeliouâ dè bécassès, sein comptâ onna racilliâ dè moineaux et dè verdâirès : Y'ein a que font lè z'incrûdo.

Eh bin, tot cein n'est portant onco rein à coté dè cé malheu qu'est arrevâ dein lo canton dè Fribor à n'on pourro fretai que volliâvè férè se n'ovradzo, que cein est contâ pè on citoyein dè pè Mordze, que n'est pas moo dè la premire, l'est bin veré; mâ qu'ein arâi-te dè plie dè derè dâi dzanliès !

Lâi a dein lo canton dè Fribor, se desâi cé lulu, on gran domainio iô y'a tant dè vatsès, et dâi bounès, que n'ont ni prâo pliace et ni prâo bagnolets po

mettrè tot lâo lacé, et que l'ont dû crozâ on étang ein cimeint po lâi vouedi la traïta. Ora, po écrâmâ, l'ont du férè férè onna liquetta, kâ peinsâ-vo vâi ! on étang ! n'ia pas moian dè tot écrâmâ du su lo reboo. Adon on dzo que lo fretai s'étai eimbarquâ avoué la potse et on seillon po mettrè la cranma, ye fe férè, ne sé pas coumeint, onna tôle brelantchâ ào naviot, que lo pourro bougrou betetiulâ, tot vetu, dein lo lacé. Ora, ne sé pas se lo compagnon savâi nadzi, oï ào na ; mâtantiâ que lâi restâ bo et bin, et diabe lo pas qu'on lo ve ressailli dè per lé dedein. Et n'est pas tot : sédè-vo iô on a retrovâ lo coo dè cé pourro fretai ?

— Ao fond de l'étang, bin su, se desiront lè dzeins à quoii lo gaillâ dè Mordze contâvè l'afférè.

— Ao ouai ! que na ! se fâ lo lulu, et l'est cein que y'a dè pe tristo.

— Et iô l'a-t-on retrovâ ?

— Dein la drâtsse,... ein fondeint lo bûro !

### UN ROMAN AU COLLÈGE

#### VII

Ce soir-là, chacun menait de front ses devoirs pour la classe et les divertissements qui lui étaient chers : l'un soignait ses vers à soie dont quelques-uns filaient déjà des cocons aux encoignures intérieures des pupitres ; l'autre surveillait sa popote mijotant dans une casserole de poupee enlevée à sa sœur ; l'ustensile de ménage reposait sur le trou de l'encrier mis à vide : au-dessous, dans l'intérieur du pupitre, une petite lampe à huile chauffait la cuisine ; un échafaudage de livres, habilement disposés au dehors, la protégeait contre l'œil du pion qui, du reste, était plongé tout entier dans la lecture de *Joseph Balsamo*. Plusieurs élèves, à son exemple, dégustaient dans leur coin des livres défendus. Martin, placé, comme je l'ai dit, vis-à-vis de moi, venait de m'envoyer à travers l'étude le signal convenu pour la transmission d'un télégramme, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et donna passage à M. Pichard.

Il arrivait grave et sévère, accompagné du professeur de huitième qui couchait dans l'établissement. Les ragots, les vers à soie et les romans disparurent en un clin d'œil au fond des pupitres. Zéphirin, qui ne se tenait jamais tranquille, était en ce moment accroupi sur son pupitre, en train de faire le singe, gesticulant et tirant la langue avec toutes sortes de grimaces pour exciter le rire de ses camarades.

L'entrée foudroyante du principal lui fit perdre l'équilibre et il décrivit en arrière une culbute aussi rapide qu'inopinée ; mais, comme il était élastique, sa tête porta sur le banc et, après avoir parcouru le demi-cercle, ses pieds se retrouvèrent à peu près à terre, sans savoir comment. Le professeur de huitième alla lui frotter les oreilles par autorisation spéciale des parents et M. Pichard lança un regard indigné au maître d'étude qui exerçait si singulièrement la surveillance.

— Tout le monde hors des bancs, dit-il d'un ton bref, et que chacun se tienne le dos au mur ; quiconque sera surpris s'approchant des tables sera chassé du collège.

Aussitôt il commença l'inspection des pupitres ; ce fut une rafle impitoyable et une consternation universelle. Casseroles, quartiers de pommes de terre, fragments de côtelettes de mouton, beurre pour la friture, hennetons, vers à soie, romans, tout fut frappé de saisie ; il fallut sonner le domestique et le faire venir avec un grand panier d'osier pour tout recevoir.

A la troisième table, en examinant un pupitre contigu

à celui de Martin, M. Pichard fut saisi d'une stupéfaction à laquelle s'associa entièrement le professeur de huitième qui le suivait et recevait les objets au fur et à mesure de leur découverte.

Ils venaient de mettre la main sur un appareil de distillation ; des tubes de verre chipés au cabinet de physique traversaient la petite cloison et mettaient en relation les deux compartiments où il y avait cucurbité, alambic, lampe à alcool, outre les cornues dérobées au cabinet de chimie. En fouillant le pupitre de Martin, la stupéfaction des deux inspecteurs devint de l'ahurissement : quinze vers à soie y filaient des cocons entre les cornues et son dictionnaire latin qu'il n'ouvrait jamais : un mulot apprivoisé s'y frottait le museau dans une touffe d'herbe, à l'autre coin ; au fond du pupitre, contre la planchette verticale, était collé un cadran de papier blanc portant en cercle les lettres de l'alphabet ; au milieu tournait une aiguille ; une ficelle enroulée sur poulie traversait deux fois le fond du pupitre, pendant, d'une part, au dehors avec un caillou à l'extrémité, d'autre part descendant le long du pied de la table jusqu'au plancher où, tournant brusquement à angle droit, grâce à une petite poulie, elle suivait la rainure du plancher de l'étude.

Le principal, ébouriffé, se mit à suivre la ficelle et arriva à mon pupitre, où elle remontait et venait, par un système semblable, s'enrouler sur un cadran alphabétique pareil à l'autre. Voilà ce que Martin avait inventé pour continuer nos relations clandestines malgré notre déplacement ; cela ne fonctionnait pas parfaitement, mais c'était drôle ; le principal, implacable, mit nos deux pupitres à sac et à sang et brisa le télégraphe. Les brouillons des lettres à Célestine qui étaient dans le mien tombèrent entre ses mains et, qui pis est, le professeur de huitième, en livrant le pupitre de Martin à une subversion totale, découvrit les réponses de Célestine.

Depuis quelque temps, les professeurs avaient remarqué un abaissement notable dans le résultat des travaux scolaires. Le principal avait compris qu'il devait se passer quelque chose d'anormal et que l'étude manquait de surveillance. La dissipation de la nuit, au milieu de laquelle il était venu jouer le rôle de Neptune pendant la tempête, le détermina à venir promener dans la salle d'étude l'œil du maître.

Le domestique emporta, en ployant sous le faix, tout le butin opéré dans cette grande rafle. Les peines disciplinaires infligées à tout le pensionnat furent : — Privations de dessert pendant toute une semaine, — suppression de la prochaine sortie, pour tout le collège, avec cinq cents lignes à copier, en retenue, à ceux dont les pupitres s'étaient le plus distingués entre tous.

(*La fin au prochain numéro.*) Ch. LAURENT.

**Petite distraction.** — Puisque nous sommes dans la saison des noix, essayons d'en casser une par cet amusant moyen indiqué dans le dernier numéro de la *Nature* : — « Je pique légèrement un couteau pointu en haut du chambranle d'une porte en bois, de façon à ce qu'en donnant un coup de poing contre ce chambranle, le couteau tombe à terre. Il s'agit de savoir exactement où le couteau tombera ; car si l'on place une noix à l'endroit de la chute, le couteau tombant d'une certaine hauteur, cassera la noix.

Pour trouver le point exact où tombera le couteau, on introduit le manche de celui-ci dans un verre plein d'eau, de façon à le mouiller et à ce

qu'une goutte d'eau s'en sépare. Il suffit alors de mettre la noix à l'endroit où la goutte est tombée, puis de donner un coup de poing pour faire tomber le couteau.

**L'horloge aux épices.** — On cite parmi les inventions du bon vieux temps, où l'on ne connaît pas encore les montres à répétition, celle d'un nommé Vilayer, qui, trop paresseux pour allumer sa lampe pendant la nuit pour regarder l'heure, inventa l'*horloge aux épices*. Cette horloge, qu'il tenait à sa portée lorsqu'il était au lit, avait un fort cadran dont les chiffres des heures étaient creux et remplis d'épices différentes ; ensorte que, conduisant son doigt le long de l'aiguille sur l'heure qu'elle marquait, ou au plus près, il goûtait ensuite et, par le goût et la mémoire, connaissait, la nuit, l'heure qu'il était.

M. le professeur **Alph. Scheler**, de Genève, nous annonce, pour mardi 11 courant, à 8 heures du soir, dans la salle des concerts du Casino, une représentation instructive et récréative, avec le concours de ses élèves, au nombre desquels se trouvent M<sup>me</sup> Scheler et son frère : Trois délicieuses comédies en 1 acte, *le Passant*, *le Village*, *le Parapluie* ; voilà de quoi nous faire passer une heure bien agréable. — Billets à l'avance chez M. Tarin, et le soir à l'entrée.

### Problème.

Démontrer que 8 est la moitié de 13. — Prime : *Un jeu.*

### Boutades.

Un médecin, toujours fort affairé, ou plutôt qui feint de l'être, voit, l'autre jour, à la fenêtre d'un 1<sup>er</sup> étage, un de ses malades qui l'attend avec impatience. Il lui fait signe d'ouvrir sa fenêtre et lui crie : « Comment ça va-t-il ? »

— Pas mieux, docteur, pas mieux ; je vous attendais.

Le docteur, qui regarde sa montre et n'a pas le temps de monter, lui dit : « Tirez la langue ! »

Le client obéit.

— C'est bien, continuez la bouteille !

Cueilli dans la *Feuille d'avis* de Neuchâtel :

« Pension et chambres pour demoiselles ou jeunes messieurs ; on donnerait aussi le dîner. Rue..., au 2<sup>me</sup>. »

Que pensez-vous d'une pension sans dîner ?

L. MONNET.

**FAVEY ET GROGNUZ, 4<sup>me</sup> édition.** — Cette brochure, augmentée de plusieurs morceaux et de nouvelles gravures, vient de paraître. Tous les souscripteurs seront servis dans le courant de la semaine prochaine. Prix de souscription : fr 1,60. En librairie, fr. 2.

Les souscripteurs de l'étranger, pour lesquels les postes n'admettent pas de remboursement, sont priés de nous en faire parvenir la valeur, en y ajoutant 10 centimes pour le port de chaque volume.